

A wine glass filled with red wine, positioned on the right side of the frame. A white circular overlay is placed over the middle of the glass, containing the text 'LE PETIT ROUGE D'UN CINÉMA EN NOIR ET BLANC'. The background is a plain, light-colored surface.

**LE PETIT ROUGE
D'UN CINÉMA
EN NOIR ET BLANC**



Ray Milland
The Lost Weekend

(Le Poison)

Jane Wyman

Phillip Terry Howard da Silva
Doris Dowling Frank Faylen

CHARLES BRACKETT

BILLY WILDER



Trois jours de mauvais temps

*Une visite du film de Billy Wilder
The lost week-end / Le poison*



En 1944, paraissait aux Etats-Unis un roman à la troisième personne qui cachait mal que le protagoniste était l'auteur lui-même, inconnu à l'époque, un certain Charles Jackson, mort d'une overdose en 1968. Le succès du roman lança la machine hollywoodienne à ses trousses, et l'adaptation fut confiée en 1945 à Billy Wilder, un réalisateur déjà renommé, qui en fit un film culte bardé de prix. Pour la première fois, Hollywood s'emparait, avec sérieux, d'un sujet qui l'est tout autant, à savoir l'alcoolodépendance dans ses moments les moins réjouissants, ce qui ne manqua pas, d'ailleurs, d'effrayer le lobby de l'alcool qui offrit même une somme importante aux studios pour que l'oeuvre ne voie pas le jour. En vain... Particulièrement fidèle au roman, le film nous fait vivre le week-end "terrifiant" d'un écrivain new-yorkais en manque d'inspiration qui se réfugie dans une consommation compulsive d'alcool avant que les affres du manque se fassent ressentir, et l'invitent à passer par toutes les ruses et compromissions possibles pour s'en procurer... Accompagnons au plus près cet homme dans les rues de New York pour tenter d'en savoir plus...



New York s'offre à Don Birman, un homme dont l'une des fenêtres grande ouverte de son appartement laisse entrevoir une vue imprenable sur la ville qui ne dort jamais, ou du moins trop peu pour avoir le temps de reposer son esprit agité. La bouteille de whisky qui pend dehors au bout d'un fil nous laisse penser que l'esprit de cet homme qui s'affaire à préparer sa valise pour un départ en week-end n'est pas aussi tranquille qu'il le laisse voir. Un regard en coin, discret, avant que son frère entre la chambre, en dit long sur l'attachement qu'il porte à la boisson, et sur ce qu'il cache à un frère qui pense qu'un long week-end à la campagne lui fera le plus grand bien après ce qu'il a traversé.

Don Birman est écrivain et sort d'une dizaine de jours de sevrage qui a fait suite à une longue période d'alcoolisation massive. Partir à la campagne avec son frère Wick lui donnera l'occasion de boire tout un tas de boisson non alcooliques, et peut-être de démarrer son roman. L'enthousiasme sonne faux, et dans ce moment de préparation des bagages, dès que Wick a le dos tourné, la bouteille est remontée de sa cachette pour tenter de boire en douce, mais en vain, une gorgée de son contenu...

Tout est bon alors pour décaler le départ en train. Une opportunité se présente. Helen, sa fiancée, débarque en coup de vent pour déposer des livres à Don, mais avant de s'échapper pour se rendre à un concert, se fait alpaguer par son ami qui somme son frère Wick de l'accompagner. On prendra le train suivant, le temps que Don finisse de préparer tranquillement ses bagages... La ficelle est bien trop grosse, et Wick n'est pas dupe. Il ne pense pas que ce soit judicieux de laisser son frère seul. La confiance est rompue. Il l'exprime ouvertement. Don cache quelque chose, mais joue la carte de l'indignation pour qu'on le laisse tranquille. Et ça fonctionne. Jusqu'à temps que Wick découvre la bouteille de whisky qui pendait à la fenêtre et la vide dans le lavabo. Une vieille bouteille qui traînait là du temps de sa consommation, explique Don. Pas de quoi en faire toute une histoire. Il faut le croire.

Le départ en train sera donc décalé de quelques heures dans l'après-midi. Wick et Helen laissent Don seul non sans inquiétude de la part de la jeune femme qui craint que son fiancé profite de leur absence pour boire dans leur dos. Wick compte, lui, sur l'absence d'alcool dans



l'appartement, visiblement inspecté au peigne fin plus tôt, et celle de sous dans les poches de son frère pour limiter les risques...

« Don : Vous allez arrêter de me surveiller tout le temps ? Laissez-moi faire à ma façon. Je fais des efforts. J'essaie !

Helen : On sait que tu essaies. On essaie tous les deux. Tu essaies de ne pas boire, et j'essaie de ne pas t'aimer. »

Les dix dollars que Wick a cachés dans le sucrier de la cuisine pour payer la femme de ménage résonnent chez Don comme un sésame, de quoi sortir s'acheter ce qui éteindra sa soif d'alcool... La boutique de spiritueux en bas de l'immeuble l'accueille avec des restrictions concernant un possible crédit d'achat, ou même une simple vente sur présentation d'un billet. Ce sont les recommandations faites préalablement par Wick au boutiquier. Mais comment empêcher l'achat si le client est majeur et que le billet de dix dollars est déplié avec tant d'assurance par Don et qu'il coupe court à toute discussion ? Ce seront deux bouteilles de whisky, et fissa s'il vous plaît. Pas de temps à perdre. La soif n'attend pas. L'objectif à atteindre se trouve à portée, alors pas question de se laisser impressionner. Deux bouteilles de la marque la moins chère bien entendu. *« Pas de whisky vieilli douze ans en fût de chêne pour moi, pas de chichi. »* Peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. L'addiction ne s'embarrasse pas du bon goût. Elle garde toujours quelques billets sous le coude pour le jour où l'alcool viendrait à manquer, car c'est bien lui qui compte.

Dans les rues, on se promène guilleret, l'alcool enfoui dans un sac en papier qui laisse dépasser trois pommes qui cachent la véritable raison de la bonne humeur du moment. Le cerveau s'est préparé à la récompense à venir. Un détour par le bar du coin permet de s'en jeter un petit sans toucher, dans l'immédiat, aux réserves... Nat, le barman, connaît bien Monsieur Birman, comme il l'appelle. Et encore une fois, Wick est passé avant pour demander qu'on ne serve plus son frère Don. Mais, encore une fois, Nat ne peut refuser le billet que le client lui tend.

Le shot de whisky était prêt à être bu sur-le-champ, mais pas question de laisser penser à Nat que l'absence de contrôle de l'usage a repris ses droits. On repose le verre encore plein sur le comptoir. On s'allume



une cigarette en posant son regard sur ce qui sera peut-être le premier verre bu depuis une dizaine de jours. La tentation est trop forte, et c'est cul sec qu'il sera englouti sous le regard un brin méprisant, mais malheureusement peu surpris, d'un barman qui accepte que Don contemple, à sa demande, le « petit cercle vicieux » laissé en marque par le verre sur le comptoir avant d'être effacé par le torchon de Nat.

« N'essuyez pas, Nat. Laissez-moi mon petit cercle vicieux. Vous savez, le cercle est la figure géométrique parfaite. Pas de fin, pas de début. »

Don au barman

Don a retrouvé des couleurs et est en verve. Il confie à Nat le stratagème qu'il a prévu de mettre en place pour réussir à embarquer de l'alcool pour le week-end à venir. « *Comment faire passer ces bombes à retardement devant la garde Royale ?* » La combine est simple : une bouteille sera enroulée dans le *Saturday Evening Post* pour que Wick la découvre facilement, pendant que l'autre voyagera, ni vu ni connu, dans la valise même d'un frère protecteur mais suspicieux. L'idée n'est pas forcément d'y toucher par la suite, mais de se rassurer par sa présence sur la possibilité de l'ouvrir... au cas où. Nat ne croit pas, par expérience, qu'une bouteille peut être à vue sans être vue...

Un deuxième verre suivra, mais Nat déclinera l'invitation de Don de l'accompagner pour « *une petite dose de rêve* ». Il n'approuve pas la façon de boire de Don, et lui fait savoir. L'écrivain sait que l'alcool fait du mal à son organisme, mais il sait aussi le grand bien qu'il fait à son esprit. Il l'élève. Il se sent alors capable de tout. L'artiste se révèle. Le plus grand peintre, le plus grand musicien, le plus grand acteur ou le plus grand écrivain, vogue sur le Nil tel Cléopâtre...

Don s'emballe, confiant, et les verres s'enchaînent en attendant que Nat l'avertisse qu'il est l'heure de rentrer chez lui pour ne pas louper son départ en week-end... Malheureusement, l'artiste ne sera pas de retour avant que son frère décide de partir sans lui malgré les inquiétudes d'Helen qui sait que tout peut arriver si on laisse son amoureux seul pendant trois ou quatre jours. Wick abandonne, lui, la partie après six ans d'accompagnement, de soutien, de surveillance, et de tentatives vaines de lui faire



confiance. Helen pense, elle, que Don a besoin d'aide car il est malade, et que l'on n'abandonne pas un malade. Wick défend l'idée que son frère ne veut pas de leur aide. Seul lui importe sa bouteille de whisky. Il n'y a plus rien à faire pour Don. Laissons-le à son triste sort, celui d'un « *alcoolique invétéré* ». C'est du moins le choix de Wick...

« Nat : Pourquoi ne pas arrêter ?

Don : Je ne peux pas arrêter. Quand on monte dans le manège, il faut aller jusqu'au bout. On tourne et on tourne jusqu'à ce que cette fichue musique cesse, que le manège ralentisse, et qu'il s'arrête d'un bruit sourd. »

Enfin seul dans l'appartement, après avoir faussé compagnie à son frère et sa fiancée, Don peut ouvrir, et sûrement finir, une première bouteille de whisky avant de se coucher. La deuxième est cachée dans le creux d'un plafonnier. Trop bonne cachette malheureusement, nous verrons plus tard...

La bonne humeur n'est pas au rendez-vous au petit matin. Don presse Nat, le barman, de lui servir à boire. Il exige un verre, et plus vite que ça. Helen est passée la veille au soir, mais Nat n'a rien dit de la visite de Don. Il questionne l'écrivain sur l'opportunité d'arrêter et, tout en lui servant un deuxième verre, l'enjoint à ne pas boire autant le matin de si bonne heure. Mais c'est à ce moment de la journée que Don en a le plus besoin. Malade du manque, l'alcool fait office de médicament. L'écrivain se confie sur ses angoisses du matin. Quand on n'ouvre les yeux, on espère que l'heure d'ouverture des magasins ait déjà sonné pour être sûr de ne pas avoir à attendre pour se fournir. Le dimanche, c'est le pire. Tout est fermé, et les bars n'ouvrent pas avant treize heures. Faut bien aller à l'église de temps en temps, explique Nat...

Qu'est devenue la deuxième bouteille, puisqu'une seule a été bue la veille au soir ? Elle se rappelle au bon souvenir de Don. Mais où l'a-t-il cachée ? S'il la trouve, ce sera alors un homme riche. En attendant, on se fait servir un autre verre et on invite à dîner pour le soir Gloria, une jeune femme, habituée du bar pour les rendez-vous qu'elle y donne à de vieux messieurs... La coupe de Nat est pleine. Il sait que son client n'honorera pas son rendez-vous avec Gloria, et il n'aime pas sa façon de traiter He-



len, cette femme de classe que Don ne mérite pas... C'est exactement le sujet du roman "morbide", "une histoire atroce" que Don comptait démarquer à la campagne : « *Les confessions d'un alcool. Le Grand Livre d'un alcoolique* ». Le titre est on ne peut plus explicite : "La bouteille"... Retour alors en arrière, au coeur du premier chapitre d'un roman à écrire, ou plutôt, sûrement, d'un récit de vie, en l'occurrence, une expérience particulièrement douloureuse... Et en même temps que Don déroule son récit, les verres s'accumulent.

« C'est un problème, non ? Le brave jeune homme qui boit et la jeune dame de grand standing. Comment s'est-elle impliquée ? Pourquoi boit-il ? Pourquoi n'arrête-t-il pas ? C'est ça mon roman. » Don, à Nat

L'histoire commence un après-midi de pluie il y a environ trois ans. Pendant *La Traviata*, l'opéra de Verdi qui se joue au Metropolitan, Don suit des yeux la bouteille qui circule et les verres servis aux convives sur scène. On trinque et on boit pendant que Don, en simple spectateur dans la salle, est au supplice. Les signes du manque apparaissent. Des imperméables sans corps, bouteille de whisky cachée dans une des poches extérieures, lui rappellent que le sien est resté au vestiaire et qu'une même bouteille l'y attend. Pas question alors d'attendre la fin du spectacle pour soulager son manque...

Mais c'était sans compter sur une erreur de ticket qui oblige Don à attendre que tous les spectateurs aillent récupérer leur manteau au vestiaire. L'attente est longue, mais la récompense est une première rencontre avec Helen qui lui fera arrêter l'alcool, par amour, pendant six semaines... La suite aurait pu ressembler à un roman d'amour, mais tout basculera le temps d'un week-end, celui où le personnage principal se perdit...

Dans le hall de l'hôtel où il attend la jeune femme, qu'il pense épouser, et ses parents pour une première rencontre, il surprend les paroles malheureuses de son futur beau-père émettant des doutes sur l'avenir radieux que peut promettre à sa fille un écrivain inconnu, sans diplôme et sans travail... Grâce à son art de la dissimulation, Don, puisqu'il s'agit de lui bien entendu, fuit la confrontation avec les parents et se réfugie dans son appartement pour boire... Son frère tente de lui sauver la mise un peu



plus tard dans la journée quand Helen vient aux nouvelles d'un fiancée qui ne s'est pas rendu au déjeuner familial. Mais Don préfère dire la vérité et annoncer à Helen son penchant pour la bouteille. La dernière cure n'a pas été efficace. Mais d'autres le seront, affirme Helen confiante. Don, lui, n'est pas aussi optimiste. Il sait ce qui se cache derrière son alcoolisation massive, à savoir son immense déception et frustration de ne pas être réellement devenu un écrivain. Les débuts étaient pourtant prometteurs avec des nouvelles parues dans un magazine étudiant, puis une en particulier parue dans un magazine prestigieux, et qui donnera des ailes au tout jeune auteur qui se voyait déjà en futur Hemingway. D'autres nouvelles seront écrites, mais jamais publiées, jusqu'à ce que son autre moi, cette petite voix dans sa tête, lui conseille de boire pour trouver l'inspiration dont il semblait en fin de compte manquer...

« Alors j'ai bu, un ou deux verres. C'était une idée formidable. Ca faisait toute la différence. Soudain, je voyais tout. L'ampleur tragique d'un grand roman, magnifiquement proportionné. Mais avant de pouvoir vraiment le saisir et le coucher sur le papier, l'effet des verres s'estompait, et tout disparaissait comme un mirage. Alors il y avait le désespoir. Un verre pour compenser le désespoir. Et puis un autre pour compenser la compensation... » Don, à Nat

Don a, à ce jour, trente-trois ans et vit de la charité de son frère. Malgré les envies ou besoins d'Helen de croire à l'avenir de Don, le défaitisme est de mise. La jeune femme est persévérante. Pas question de laisser Don dans cet état et l'abandonner. Et si elle avait raison ? Et si Don était capable d'écrire ce fameux roman ? Le premier chapitre du récit que l'écrivain a en tête est à présent fini. C'était il y a trois ans. Le passé et le présent se sont rejoints dans le bar de Nat. Il est temps pour Don de rentrer chez lui et de se mettre au travail d'écriture. La motivation est au rendez-vous cette fois-ci. Mais pour combien de temps ?

Passé l'écriture du titre *La bouteille*, et la dédicace à *Helen avec tout son amour*, Don sèche. Aucune autre ligne ne jaillira. L'appel de l'alcool est alors bien trop fort. La deuxième bouteille, si bien cachée, ne sera jamais retrouvée même s'il a fallu fouiller l'appartement de fond en com-



ble et le mettre sans dessus dessous par désespoir...

Rendez-vous dans un club pour y boire le verre salvateur. Mais, au moment de payer, les sous manquent. Alors, tant qu'à faire, autant commander un deuxième verre. On trouvera bien le moyen de payer la note. Il suffira de piocher dans le sac de sa voisine, au risque d'être humilié et jeté dehors avec colère et mépris, comme un malpropre. Et ce qui devait arriver, arriva... Plus aucun sou en poche, et juste deux verres dans le gosier, la deuxième bouteille, finalement retrouvée, vient à point nommé. Elle sera buée sans plus attendre, et dans sa totalité.

La gueule de bois du petit matin, et le manque qui se fait sentir, oblige Don à tenter d'aller déposer à un prêteur sur gage sa machine à écrire pour en tirer quelques pièces ou billets... Malheureusement pour lui, nous sommes samedi, et les prêteurs sur gages, dans leur majorité, sont juifs, alors ils ne travaillent pas ce jour-là pour cause de Yom Kippour. Les autres prêteurs sont aussi fermés suite à l'accord passé avec les prêteurs juifs. Don a parcouru toute la ville, ou presque, pour rien. Il est épuisé...

Les heures passent, et il est déjà presque seize heures quand Don réussit à atteindre le bar de Nat et à s'affaler sur son comptoir pour quémander un verre en sollicitant la charité d'un barman qui ne fait pas crédit. Un seul verre lui sera servi. Il doit déguerpir. Sur-le-champ... Il va alors sonner chez Gloria, à qui il a posé un lapin la veille au soir, et sait lui soutirer dix dollars avant de déguerpir, et chuter dans les escaliers de l'immeuble.

« Si on vous laisse partir seuls, beaucoup d'entre vous ne rentrez pas. Vous vous arrêtez dans le premier bar, et vous revenez tout de suite. C'est ce qu'on appelle "Le Ricochet". (...) Je reconnaîtrai un alcoolo avec un oeil fermé. Vous êtes un alcoolo. Vous reviendrez. Ils reviennent tous. »

Nolan, l'infirmier de l'hôpital Bellevue, à Don

Réveil dans la section des alcooliques de l'hôpital Bellevue. Impossible d'en sortir sans autorisation. Moitié hôpital, moitié prison, lui annonce l'infirmier qui l'accueille. Il lui dépeint un tableau de l'alcoolodépendance particulièrement sombre et fataliste. Si Don n'absorbe pas le breuvage qu'on lui tend, il risque le delirium tremens, des hallucinations qui n'ont rien à voir, lui explique-t-il, avec l'apparition d'éléphants roses, mais plutôt



celle de petites bêtes qui montent qui montent... L'infirmier raconte que le département a commencé à se remplir au temps de la prohibition. « *C'est là qu'ils ont commencé à avoir soif.* »

Le delirium étant "une maladie de la nuit", nous annonce Nolan l'infirmier, celle de Don sera effectivement agitée. Les cris des hommes allongés dans le dortoir où il séjourne, le réveillent et l'inquiètent. Profitant de l'occupation des gardiens, il décide de fuir l'hôpital et rentrer chez lui. Sur le chemin, des bouteilles de vin et de liqueur lui font de l'oeil dans les vitrines. Le braquage alcoolique est inévitable...

« Pas de blagues. Pas de questions. Juste un litre de whisky. (...) Donnez. J'ai besoin de cet alcool. Je le veux et je l'aurai, compris ? Je sortirai avec ce litre de whisky, d'une manière ou d'une autre. » Don, au propriétaire de la boutique après avoir refusé de payer les 2,5 dollars qu'on lui réclamait.

Le soir venu, la bouteille bue est déjà loin. Les souris sortent des murs et les chauves-souries les mangent en faisant couler leur sang. Les hallucinations promises ont bien lieu... Helen viendra à sa rescousse, mais l'espoir sera de courte durée. Le lendemain matin, Don ira échanger le manteau d'Helen contre une arme. La décision d'en finir est définitive. Mais la jeune femme, le préférant saoul que mort, tente de le dissuader. Malheureusement, Don est au bout du rouleau et à bout de forces. Il n'a sûrement pas celle, en tout cas, de faire un sevrage brutal, comme lui propose son amie, toujours aussi optimiste. Le talent et l'ambition de Don, sur lesquels s'appuie Helen pour lui donner un but, ont disparu depuis bien longtemps, « *noyés dans un lac d'alcool avec le ventre gonflé.* »...

Heureusement, Nat, le barman, ramène à Don la machine à écrire qu'il avait oubliée sur son comptoir, à temps pour que l'écrivain se décide enfin à coucher sur le papier le récit de son parcours addictif. La cigarette jetée dans un verre de whisky encore plein sera gage d'une happy end à un roman dont l'aboutissement devrait sauver son auteur...

Combien de récits, comme celui de Charles Jackson, auront été écrits, combien de films suivront celui de Billy Wilder, mettant au centre de



l'oeuvre la thématique de l'alcoolodépendance sans en oublier aucune des étapes, entre plaisir et besoin, craving, culpabilité, codépendance, gestion du manque, séjour à l'hôpital, delirium tremens, etc... ? Mais, comme se le demande Don dans ses dernières paroles avant que l'on retrouve le panoramique sur la ville de New York présenté au début du film « *Et là dehors, dans cette vaste jungle de béton, combien il y en a comme moi de pauvres types rongés avec la gorge en feu, des personnages tellement cocasses pour le reste du monde alors qu'ils chancellent, aveugles, vers une autre beuverie, une autre cuite, une autre bringue ?* »... Combien de buveurs anonymes auront droit à la publication de leur récit, témoignages écrits, exutoires de leurs boire et déboires ? Sûrement pas la majorité. Si le buveur excessif a souvent fait rire, peur, ou pitié, il nous invite plutôt, dans ces récits littéraires ou cinématographiques, à la compassion, de celle qui guide "l'aller vers"...



Le poison ou The Lost Week-end

Un film de Billy Wilder
Sorti en salles aux Etats-Unis en 1945
Adaptation du roman de Charles Jackson
Distribution : Ray Milland, Jane Wyman,
Philip Terry, Howard Da Silva,...
Durée : 1h44